« *Musicological Fields Forever* » ? Les Beatles et la musique au programme

“Musicological Fields Forever” ? The Beatles and Music on the Programme

Grégoire Tosser

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/volume/4786>

DOI : 10.4000/volume.4786

ISSN : 1950-568X

Éditeur

Association Mélanie Seteun

Édition imprimée

Date de publication : 22 mars 2016

Pagination : 7-12

ISBN : 978-2-913169-40-1

ISSN : 1634-5495

Référence électronique

Grégoire Tosser, « « *Musicological Fields Forever* » ? Les Beatles et la musique au programme », *Volume !* [En ligne], 12 : 2 | 2016, mis en ligne le 22 mars 2016, consulté le 27 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/volume/4786> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/volume.4786>

Introduction

« Musicological Fields Forever » ? Les Beatles et la musique au programme

par

Grégoire Tosser *

Université d'Évry-Val-d'Essonne

Quand, en mai 2014, paraît le programme des épreuves du concours littéraire d'admission à l'École normale supérieure pour la session 2015, la nouvelle question de l'option musique en khâgne, qui doit s'inscrire dans l'ère chronologique « de 1750 à nos jours », prend de court les enseignants comme les étudiants. Simplement libellé « The Beatles », assorti de la mention de deux « albums de référence¹ » (en lieu et place des habituelles « partitions de référence »), *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band* et *Abbey Road*, le thème retenu succède à la problématique

« Schubert après Beethoven (mars 1827 – novembre 1828) » et côtoie une question intitulée « Le chromatisme : 1550-1750² ». Il n'a échappé à personne que, depuis quelques années, les programmes des examens et des concours de musique et d'éducation musicale et chant choral (baccalauréat, CAPES, agrégation...) proposent, de plus en plus fréquemment, des questions et des thématiques qui induisent un élargissement des zones géographiques, historiques, mais aussi stylistiques d'ordinaire fréquentées par la musicologie³. Certes, les objets d'étude de la musicologie universitaire se

font aujourd'hui plus variés et ne concernent plus seulement ce que l'on a coutume de nommer la « musique savante occidentale », qui correspondait auparavant (et il y a encore peu) au domaine de la quasi-totalité des questions de concours, mais aussi des articles, des mémoires de master, des thèses de doctorat, etc. Cependant, le programme « musique » des CPGE (Classes Préparatoires aux Grandes Écoles) faisait figure de dernier bastion où le blues, le jazz, le rock, le rap, la chanson, le chant pygmée (liste non exhaustive) et même, faut-il le préciser, la musique immédiatement contemporaine, n'avaient pas encore pénétré. Loin de moi la volonté d'examiner ici la teneur et la portée politiques ou idéologiques qui sous-tendraient le fait même d'inclure les Beatles dans un programme de concours, loin de moi le désir de reprendre le combat de la « basse culture » contre la « haute culture » : le fait est que l'affichage dont la question « Beatles » jouissait dans un programme de concours remettait sur la table la question, non pas tant de sa légitimité, mais de sa perception par les enseignants de musique et musicologie dans leur approche pédagogique, même s'il n'y avait pas à rechercher longtemps une bibliographie sur la question, certes récente et marquée par les universitaires anglophones, mais abondante et substantielle⁴.

Néanmoins, devant le désarroi manifeste des préparateurs, et face à l'absence d'une bibliographie scientifique francophone conséquente, c'est, dans

un premier temps, pour aider les étudiants de khâgne à préparer le concours d'entrée qu'a été organisée, le 6 novembre 2014, une journée d'étude, à l'université d'Évry-Val-d'Essonne. Intitulée « The Beatles : approches historiques, sociologiques et musicologiques », elle a réuni des collègues chercheurs et universitaires qui abordent la musique des Fab Four selon trois angles principaux : l'histoire, la civilisation britannique et la musicologie⁵. Le contexte institutionnel d'une question de concours a permis de mobiliser les chercheurs sur ces trois axes – ce qui montre que la situation française, même si elle reste assez éloignée de celle qui permet l'ouverture d'un master estampillé « Beatles » tel que le décrit Michael Brocken dans ce dossier, est riche d'une recherche qui, certes, n'accorde pas une place décisive à la musicologie, mais revendique en revanche, à la manière des *popular music studies* depuis le début des années 1980, un fort ancrage pluridisciplinaire et est ainsi parcourue par des études universitaires qui tendent à s'accroître et à se diversifier (études anglophones, langues et littératures étrangères, histoire culturelle, histoire sociale, *fan studies*, sociologie de la réception, etc.⁶).

Le présent dossier, « spécial » à plus d'un titre, est donc né de la volonté de produire un outil de référence, collectif et en langue française, sur les Beatles. Animée par le dialogue avec le champ des *Beatles studies*, la recherche qui se donne à lire ici emprunte des chemins qui sont ceux d'une musi-

* L'auteur adresse ses plus vifs remerciements à Inès Taillandier-Guitard et aux collègues du département Arts-Musique de l'université d'Évry-Val-d'Essonne et du laboratoire SLAM (Synergies Langues Arts et Musique), ainsi qu'à Emmanuel Parent.

« Musicological Fields Forever » ?

cologie consciente des enjeux des études culturelles contemporaines et requérant pleinement son inscription dans les sciences humaines. Décision fut prise de s'appuyer sur les contributions de la journée « Beatles » de 2014 en les assortissant d'articles issus du monde anglophone, écrits et/ou traduits pour l'occasion. La recherche sur les Beatles se heurte à ce constat paradoxal, relevé par de nombreux auteurs : il s'agit d'une musique connue de tous, mais dont l'étude scientifique a tardé à se construire. Cela tient en partie au fait que les musiques appartenant à une « tradition phonographique⁷ » constituent encore pour la musicologie un champ d'investigation récent – loin d'être inédit, mais pourtant encore inhabituel, dans lequel l'analyse de la partition et de la trace écrite laisse place à une focalisation sur le son. La difficulté d'appréhension du corpus est d'autre part souvent combinée à la nécessité d'une légitimation scientifique de l'objet d'étude « Beatles ».

L'introduction d'Olivier Julien met en perspective la problématique de la légitimation et de l'accréditation scientifiques dans le panorama historiographique de « 50 ans de *Beatles studies* » ; pour ce faire, il livre et commente une bibliographie dense, actualisée, sur les Beatles, montrant que l'objet d'étude « Beatles » préside à l'émergence des *popular music studies* et explique l'intérêt suscité pour les musiques populaires, dans le cadre des sciences humaines et de la musicologie. Reprenant cet aspect dans le domaine historique, Bertrand Lemonnier se fait également l'écho de cet aspect, premier et fondamental. Dans son article – dont le titre fait d'emblée apparaître le « H » du mot « Histoire » qui semble bel et bien le sym-

bole d'un bien-fondé majuscule –, il rappelle, en préambule de ce qu'il nomme une « ego-histoire » tout à fait édifiante, que la « légitimation de l'objet historique "Beatles" n'a pas été si évidente à établir ». En coda de cet exercice réflexif, l'étonnante tribune de Michael Brocken revient sur la création d'un master *a priori* improbable, car intégralement consacré à un groupe de musique : l'objet « Beatles » est alors envisagé comme paradigme des musiques populaires, mais aussi comme institution patrimoniale et véritable ressort économique et touristique à l'heure des villes créatives.

Les champs culturels et politiques explorés par les historiens et les civilisationnistes (Guereña, 2007) concernent, dans les années 1960, les transformations et les bouleversements auxquels les Beatles ont pleinement pris part ou qu'ils ont parfois même initiés. Ainsi, Sarah Pickard relie clairement, dans le contexte sociologique des baby-boomers des années 1960, la naissance de la culture des jeunes (*teenagers*) à l'essor d'une musique qui leur est ouvertement destinée. Dans ce même contexte de *Beatlemania*, Jeremy Tranmer étudie les circonstances dans lesquelles la gauche britannique s'est vue contrainte de se positionner vis-à-vis des Beatles – ouvrant ainsi la voie aux relations complexes qui relient les instances politiques et les personnalités musicales, entre politisation de la production musicale et médiatisation des goûts culturels et musicaux de la classe politique. Ces phénomènes à l'ampleur inédite, et dans lesquels les Beatles ont joué un rôle prépondérant, touchent également la diffusion musicale et commerciale : les Fab Four sont à l'origine de la British Invasion, dont Ian Inglis et Charlotte Wilkins détaillent « l'histoire,

l'endroit et le moment », c'est-à-dire le déclenchement « parisien » de janvier 1964. Tout en inondant le marché américain du disque, les Beatles infléchissent fortement le cours de l'histoire musicale des années 1960 – puisque de nombreux groupes anglais s'engouffrent dans la brèche, tandis que la réponse américaine ne se fait pas attendre.

Après l'annonce de leur décision de ne plus se produire sur scène, les Beatles se consacrent pleinement, à partir de la fin de l'année 1966, au studio d'enregistrement, considéré comme un outil musical à part entière. Matthieu Thibault en décrit l'utilisation, dans le premier album qui consacre cette nouvelle façon d'envisager la production musicale, *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band* (1967). Souvent décrit comme la bande son du *Summer of Love*, cet album majeur a suscité des analyses dans des domaines divers et variés, qui insistent tour à tour sur son aspect contre-culturel ou sur sa portée psychédélique, examinant la véracité de la notion de *concept album*, etc. S'attachant prioritairement aux paroles des chansons de cet album, Sheila Whiteley⁸, dans un article de 2008 dont est proposée ici la traduction, s'interroge sur la perception de *Pepper* en tant que « tournant culturel » ou manifestation d'un « simple besoin d'évasion » tout en jetant un regard rétrospectif sur sa première analyse du disque (1992).

Enfin, la dernière section du dossier propose des perspectives analytiques qui montrent plusieurs facettes de la musicologie adossée aux sciences humaines ou aux mathématiques. Se donne ici à lire un défrichage méthodologique pluriel dans lequel est plongée la musicologie depuis plusieurs années⁹. Le plus souvent, les chercheurs mettent en œuvre

les outils analytiques adaptés à la musique savante (et généralement tonale) pour les appliquer aux musiques populaires. Le saut épistémologique, inhérent à toute pratique interdisciplinaire dès lors que l'objet observé est neuf, est d'une certaine manière domestiqué par un cadrage critique et scientifique serré. S'inspirant des lois des médias de Marshall McLuhan, Thomas MacFarlane nous invite à une « approche mosaïque » d'*Abbey Road* (1969), et notamment à l'examen de la place dans l'album de la chanson « Because », considérée comme un prélude au célèbre *medley* qui constitue l'essentiel de la face B du 33-tours. En matière d'analyse musicale, la théorie schenkérienne, exploitée notamment par Walter Everett (2009), a déjà prouvé son efficacité sur l'objet « Beatles » ; Philippe Cathé propose, quant à lui, une analyse de quelques chansons des Beatles à partir de la théorie des vecteurs harmoniques¹⁰, ce qui l'amène à évaluer « le poids de la nostalgie » dans des logiques d'enchaînements harmoniques particuliers. Quant au trio Moreno Andreatta, Mattia Bergomi et Franco Fabbri, ce sont les « modèles formels et computationnels » qu'ils entendent mettre « au service des Beatles », avec pour objectif un décryptage auquel ne parviennent pas toujours les outils de l'analyse tonale.

Les frontières des *popular music studies*, des *cultural studies*, et de la musicologie sont amenées à se déplacer. Appréhendé de façon diverse par des chercheurs de tous horizons, l'objet « Beatles », qui se pose dans son irréductibilité comme dans sa plus parfaite pertinence pour l'étude des musiques populaires, constitue à coup sûr un exemple symptomatique d'une nécessaire redéfinition et d'une joyeuse extension du champ musicologique.

Bibliographie

- BJÖRNBERG Alf (2015), « De l'harmonie éolienne dans les musiques populaires contemporaines », *Volume! La revue des musiques populaires*, n° 11-2, p. 123-133.
- BUTLER Jan (2010), « Œuvres musicales, reprises et *Strange Little Girls* », *Volume! La revue des musiques populaires*, n° 7-1, p. 41-72.
- CUGNY Laurent (2009), *Analyser le jazz*, Paris, Outre mesure.
- EVERETT Walter (1999), *The Beatles as Musicians : Revolver Through the Anthology*, Oxford & New York, Oxford University Press.
- GUEREÑA Jean-Louis (2007), « Civilisationnistes ou historiens ? », *Cahiers de civilisation espagnole contemporaine* 1 | 2007, <http://ccec.revues.org/117> [25-01-2016].
- JULIEN Olivier (1998), *Le Son Beatles*, thèse de doctorat, Université Paris-Sorbonne – Paris IV.
- (2008), « “A Lucky man who made the grade” : *Sgt. Pepper* and the rise of a phonographic tradition in twentieth-century popular music », in O. JULIEN (ed.), *Sgt. Pepper and the Beatles : It Was Forty Years Ago Today*, Aldershot & Burlington (VT), Ashgate, p. 147-169.
- LATOUR Marion (2009), *La Réception des Beatles en France (1960-2009)*, mémoire de recherche de Master 2, Université Panthéon-Sorbonne – Paris I.
- LE BART Christian (2000), *Les Fans des Beatles : Sociologie d'une passion*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes. <http://books.openedition.org/pur/24349> [25-01-2016].
- LEMONNIER Bertrand (1995), *L'Angleterre des Beatles : Une histoire culturelle des années soixante*, Paris, Kimé.
- MEEÛS Nicolas (2005), « Théorie des vecteurs harmoniques et théorie néo-riemannienne », [http://nicolas.meeus.free.fr/NMVecteurs/VH Dublin.pdf](http://nicolas.meeus.free.fr/NMVecteurs/VH%20Dublin.pdf) [25-01-2016].
- MIDDLETON Richard (1993), « Popular Music Analysis and Musicology : Bridging the Gap », *Popular Music*, vol. 12, n° 2, mai, p. 177-190.
- PIRENNE Christophe (2011), *Une histoire musicale du rock*, Paris, Fayard.
- TAGG Philip (1982), « Analysing Popular Music: Theory, Method and Practice », *Popular Music*, vol. 2, janvier, p. 37-67.

Notes

1. Dans le champ d'investigation des *popular music studies*, l'enregistrement est précisément considéré comme premier. Sur cette question, voir notamment Tagg, 1982; Middleton, 1993; Butler, 2010. Cet aspect est également abordé au sujet de l'œuvre de jazz dans Cugny, 2009.
2. Le sujet de l'épreuve de l'option musique au concours, le 20 avril 2015, porte sur les Beatles et s'appuie sur une longue citation tirée de l'*Histoire musicale du rock* (2011 : 120) de Christophe Pirenne, qui enseigne les politiques culturelles et l'histoire de la musique à l'université de Liège et a été, suite à sa thèse sur le rock progressif anglais, un des premiers enseignants-chercheurs à légitimer scientifiquement le domaine des musiques populaires dans la musicologie francophone.
3. À titre d'exemple, voici quelques entrées et thématiques récentes : pour le baccalauréat, Jimi Hendrix, *Tutu* de Miles Davis, Richard Galliano ou la thématique « Jazz et Orient » ; pour l'agrégation, « La chanson de variété en France à l'ère du microsillon », ou « L'ethnomusicologie en France des années 1920 aux années 1980 ».
4. Olivier Julien revient sur cette large bibliographie dans son article ici présent : « 50 ans de *Beatles studies* ».
5. Le programme de la journée est disponible à l'adresse http://www.univ-evry.fr/ft/recherche/les_laboratoires/slam/rasm_recherche_arts_spectacle_musique/the_beatles.html [18-01-2016]. Les intervenants étaient : Sarah Pickard, Jeremy Tranmer, Bertrand Lemonnier, Christophe Pirenne, Guillaume Gilles, Moreno Andreatta, Matthieu Thibault et Olivier Julien. Cinq articles figurant dans ce numéro de *Volume!* sont directement issus des communications prononcées lors de cette journée d'étude.
6. Voir notamment Lemonnier, 1995; Le Bart, 2000; Latour, 2009.
7. Pour la définition de cette expression, et l'explicitation de ce concept : Julien, 1998; Julien, 2008.
8. Le décès de Sheila Whiteley, survenu en juin 2015 pendant la constitution de ce dossier, nous a amenés à solliciter un texte pluriel en forme d'hommage, placé en « Tribute » en fin de ce numéro – qui lui est naturellement dédié.
9. C'est en ce sens que l'on pourra lire avec profit la récente traduction française de l'article précurseur, sinon fondateur (1984) d'Alf Björnberg (Björnberg, 2015).
10. Une page personnelle du site géré par Nicolas Meeùs recense de nombreux articles ayant trait aux vecteurs harmoniques – <http://nicolas.meeus.free.fr/NMVecteurs.html> [25-01-2016]. Parmi ceux-ci, le texte adapté d'une conférence prononcée en 2005 à Dublin, sous le titre « Théorie des vecteurs harmoniques et théorie néo-riemannienne », donne quelques exemples éclairants de l'usage de cette théorie qui se révèle, nous dit l'auteur, « plus performante aux marges de la tonalité » (Meeùs, 2005 : 2) et donc peut-être apte à rendre compte des harmonies modales ou qui s'éloignent un peu de la tonalité dans les chansons *pop*.